

Je naquis le 22 Novembre 1869. Mes parents occupaient alors, rue de Médicis, un appartement au quatrième étage, qu'ils quittèrent quelques années plus tard, et dont je n'ai pas gardé souvenir (...)

Je revois pourtant la grande table de la sale à manger sous laquelle je me glissai avec le fils de la concierge (...) En vérité, nous nous amusions autrement : l'un près de l'autre mais non l'un avec l'autre.

Les autres jeux de ma première enfance, étaient tous des jeux solitaires. Je n'avais aucun camarade... Si pourtant ; j'en revois bien un ; mais hélas ! Ce n'était pas un camarade de jeu. Lorsque Marie me menait au Luxembourg, j'y retrouvais un enfant de mon âge, délicat, doux, tranquille, et dont le blême visage était à demi caché par de grosses lunettes aux verres si sombres que, derrière eux, l'on ne pouvait rien distinguer. Je ne me souviens plus de son nom, et peut être que je ne l'ai jamais su. Nous l'appelions Mouton, à cause de sa petite pelisse en toison blanche.

« Mouton, pourquoi portez-vous des lunettes ? (je crois me souvenir que je ne le tutoyais pas.)

- J'ai mal aux yeux.
- Montrez- les- moi. »

Alors il avait soulevé les affreux verres, et son pauvre regard clignotant, incertain, m'était entré douloureusement dans le cœur.

Ensemble nous ne jouions pas ; je ne me souviens pas que nous fissions autre chose que de nous promener, la main dans la main, sans rien dire.

Cette première amitié dura peu. Mouton cessa bientôt de venir. Ah ! que le Luxembourg alors me parut vide ! ... Mais mon vrai désespoir commença lorsque je compris que Mouton devenait aveugle. Marie avait rencontré la bonne du petit dans le quartier et racontait à ma mère sa conversation avec elle ; elle parlait à voix basse pour que je n'entendisse pas ; mais je surpris ces quelques mots : « Il ne peut plus retrouver sa bouche ! » Phrase absurde assurément, car il n'est nul besoin de la vue pour trouver sa bouche sans doute, et je le pensai tout aussitôt _ mais qui me consterna néanmoins. Je m'en allai pleurer dans ma chambre, et durant plusieurs jours m'exerçai à demeurer longtemps les yeux fermés, à circuler sans les ouvrir, à m'efforcer de ressentir ce que Mouton devait éprouver.

André Gide, Si le grain meurt,
Ed, Gallimard. 1955.

I. Compréhension : (5points)

1. Complète le tableau : (0,25x 4)

La source de l'extrait	L'auteur	L'éditeur La date de parution	Genre

2. Relève deux indices qui justifient le genre du texte : (0,5x 2)

- a.
- b.

3. Complète le tableau : (0,5x 3)

Affirmations	Vrai	Faux
La famille a passé toute sa vie dans l'appartement rue de Médicis.		
L'auteur en garde beaucoup de souvenirs.		
L'auteur, enfant n'était pas sociable.		

4. Quel sentiment l'auteur éprouvait- il devant Mouton ? Justifie ta réponse en citant le texte. (1pt)
-
-

5. Pense- tu que le jeu soit important dans le développement de la personnalité de l'enfant ? Justifie ta réponse. (0,5 pt)
-
-

II. Langue : (7 points)

- 1) Complète le tableau : (2 points)

La phrase	La circonstance exprimée	La nature
Lorsque Marie me menait au Luxembourg, j'y retrouvais un enfant de mon âge.		
Nous l'appelions Mouton à cause de sa petite pelisse.		
Son pauvre regard clignotant, m'avait douloureusement touché		
Marie avait rencontré la bonne du petit dans le quartier.		

- 2) Relève dans le texte une phrase dans laquelle l'auteur exprime un sentiment. Remplace le mot exprimant ce sentiment par un équivalent. (1point)

- La phrase :
- L'équivalent :

- 3) Complète le tableau : (2points)

Noms	Adjectifs	Verbes
	Pitoyable.	
		S'émouvoir

- 4) Relie les deux propositions par le pronom relatif convenable : (2points)

- a. Il avait soulevé ses affreux verres/ Ses affreux verres cachaient son regard clignotant.
-
-

- b. Son seul ami devint aveugle et cessa de venir/ Il avait sympathisé avec cet ami.
-
-

III. Expression écrite : (8points)

Sujet : A l'instar de l'auteur, raconte un évènement de ton enfance qui t'a touché (e), amusé (e) ou peiné (e).